

quent quinze années après les événements racontés par nous dans la première partie de ce livre.

Il était deux heures de l'après-midi. La fête de St. Cloud arrivait à son apogée et les innombrables industriels, dont la spécialité est d'amuser le bon public, ou tout au moins de lui persuader qu'ils l'amusement, réalisaient de belles recettes.

Seule, entre toutes les autres, une grande baraque de saltimbanques faisait relâche depuis une heure.

Les musiciens, vêtus de rouge et surchargés de faux galons, avaient abandonné leur poste et s'ablaient le petit bleu dans les guinguettes du voisinage ; le pître ne paraissait point sur l'estrade, et le classique tableau de toile peinte, représentant la femme phénix, le phoque à deux têtes, le veau à six pattes, étalait mélancoliquement les splendeurs de ses tons violets et de son dessin fantaisiste.

Dans l'espace qui s'étendait devant cette baraque, la foule était nécessairement moins compacte que par ailleurs, et deux hommes de bonne mine, vêtus avec une élégance irréprochable, s'y promenaient, bras dessus bras dessous, en fumant leur cigare.

L'un de ces hommes pouvait avoir trente cinq ans. Il était de taille moyenne et de tournure toute parisienne ; mais l'épaisse couche de hâle qui bronzait ses traits corrects, et lui donnait presque l'aspect d'un mulâtre, démontrait jusqu'à l'évidence qu'il venait de faire un long séjour dans ces contrées lointaines où le soleil a des ardeurs inconnues de nos climats, il portait sa barbe entière, une belle barbe noire à reflets bleuâtres.

Son compagnon, plus jeune que lui de cinq ou six années et le dépassant de toute la tête, offrait un type absolument différent. Une chevelure d'un blond très-clair, naturellement ondulée, et de longs favoris de la même nuance, encadraient son visage régulier empreint tout à la fois de douceur et d'énergie, et dont le coloris délicat aurait fait envie à une femme.

Le regard ferme et franc de ses grands yeux au bleu de bluet exprimait à la fois la loyauté et la décision.

Un observateur doué de quelque intelligence devait dire, en le voyant paraître : " Voilà un Américain ; " et, après un instant d'étude attentive, ajouter avec certitude : " Et cet Américain est un honnête homme."

Or, ni l'une ni l'autre de ces affirmations n'aurait été erronée.

Lionel Morton était tout à la fois citoyen des États-Unis, et le plus brave garçon que la terre ait jamais porté.

Nous connaissons désormais l'un de nos deux personnages, et nous ne tarderons guère à renouveler connaissance avec l'autre. Écoutons-les causer.

—Mon cher Lionel, disait au jeune Américain son compagnon au visage bronzé et à la barbe noire, savez-vous bien que je ne suis pas content de vous ?

Lionel Morton regarda son interlocuteur avec une expression de surprise profonde, et, voyant qu'il parlait sérieusement, il s'écria :

—Vous, Georges ?

—Moi même.

—Et pourquoi donc ce mécontentement, s'il vous plaît ?

—Je vais vous le dire, cher ami. Écoutez bien mon raisonnement.

—Je suis tout oreilles.

—Nous sommes unis par le lien le plus étroit qui puisse exister entre deux créatures humaines : je vous dois la vie.

—Ah ! de grâce, ne parlons plus de cela, murmura Lionel Morton.

—J'en veux parler, moi, très-cher, et vous trouverez bon qu'en ceci j'agisse à ma fantaisie et non à la vôtre.

—Qu'ai-je donc fait, après tout, qui vaille la peine qu'on en garde si longtemps le souvenir ?

—Comment ! ce que vous avez fait ! Il le demande !

—Eh ! la moindre des choses !

—Peste ! que vous faut-il donc ? Récapitulons un peu, s'il vous plaît. Je venais d'Australie, j'arrivais à New-York, nous étions parfaitement inconnus l'un à l'autre. Cinq bandits armés jusqu'aux dents ayant appris, je ne sais comment, que je rentrerais tard et que je serais porteur d'une grosse somme, m'attendirent à l'angle d'une rue, et, malgré ma résistance acharnée, ils allaient me tuer parfaitement, quand vous apparûtes à l'improviste comme un Dieu sauveur. . .

—Est-ce que vous n'en auriez pas fait autant à ma place ?

—Peut-être... C'est possible. Cependant, je n'affirme rien. Songez-y donc, ils étaient cinq !

—Oubliez-vous mon revolver Colt, mon joli revolver à six coups ? Voilà qui rétablissait l'équilibre.

Eh ! mort diable ! ils en avaient aussi eux, des revolvers, et, la preuve, c'est qu'ils ont tiré sur vous.

—Sans m'atteindre, les maladroits. C'est leur mauvaise conscience qui faisait trembler leur main. Moi, j'étais certain de la justice de ma cause, et, par conséquent, de la justesse de mon coup d'œil ! Cinq gredins contre un gentleman ! Il n'y avait pas à se tromper ; je tirais à coup sûr.

—Ah ! vous le leur avez bien prouvé. Pan ! pan ! pan ! pan ! pan ! quel feu de file ! Pas une balle perdue ! Mes cinq agresseurs avaient rendu leur vilaine âme au diable, et il vous restait encore une cartouche. Quel trait magnifique.

—Pourquoi le vanter tant ? Je ne suis pas trop maladroit, voilà tout.

—Vous m'accompagnâtes jusqu'à l'hôtel. J'allais, huit jours après, m'embarquer pour revenir en France, mon pays fatal. Il se trouva que vous méditez depuis quelque temps le projet de faire un voyage sur le continent. Je vous décidai, sans trop de peine, à prendre passage, en ma compagnie, à bord du navire prêt à m'emporter.

—Et depuis ce moment, depuis six mois que nous sommes à Paris, n'ai-je pas agi sans cesse d'après vos conseils ?

—Est-ce que vous vous en êtes mal trouvé ?

—Non, certes ; et, si je rappelle ce détail, c'est pour en arriver à conclure que je ne comprends rien à votre reproche de tout à l'heure.

—Je vais le formuler clairement. Mon cher Lionel, vous manquez de confiance en votre ami.

—Moi !

—Vous-même, et c'est mal. Oh ! ne niez pas. Depuis quelques jours (je devrais dire depuis quelques semaines), vous n'êtes plus le même. Je vous vois continuellement absorbé par une préoccupation manifeste. Vous vous cachez de moi ; il y a un mystère dans votre vie, et je ne connais plus ni toutes vos actions, ni toutes vos pensées ! Ai-je donc mérité cette défiance ?

—Georges, s'écria Lionel Morton, vous êtes le meilleur des amis !

—Si telle est, en effet, votre opinion, prouvez-le donc en me rendant votre confiance tout entière.